ministère impérial que par suite de la guerre civile qui désole la Transylvanie, un grand nombre d'habitans de cette province, restés fidèles à leur souverain légitime, ont cherché refuge sur le sol Valaque pour se soustraire aux cruelles vengeances de leurs implacables ennemis, et que le gouvernement Valaque, mû par des sentimens de compassion, a voté sur cet une collecte pour venir au secours des plus nécessiteux.

« S. M. l'empereur, mon Auguste Maître, prenant la part la plus sincère aux calamités qui ont accablé la malheureuse population Transylvaine et éprouvant la plus vive sympathie pour tant d'infortunés, m'autorise d'offrir, en son nom, la somme de mille ducats, pour être distribués parmi les plus pauvres d'entre les réfugiés en question.

« En m'empressant de porter cette haute détermination à la connaissance de V. Excellence, je me fais un devoir d'ajouter que la somme précédemment mise à mon entière disposition pour tant d'usage, sera incessamment transmise en numéraire de St Pétersbourg.

« Je saisis cette occasion pour vous prier d'agréer l'assurance de ma haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

« Monsieur,

« De Votre Excellence.

« *Le très humble et très obéissant serviteur,*

« (Signé) Duhamel. »

Les derniers journaux de Vienne contiennent trois nouveaux bulletins de l'armée de Hongrie.

La forteresse de Léopoldstadt, s'est rendue le 2 février. De même, les faubourgs de la forteresse d'Epegg avaient déjà été occupés par les troupes du baron Dahlen. Le quartier-général du comte Nugent se trouvait à Tünkirchen, d'où il allait opérer vers Mohan et Epegg. — Un corps d'insurgés posté à Kolnok avait médité une attaque contre un detachement autrichien à Gegled. Le prince Windischgrätz en ayant été informé, et espérant lui faire accepter une bataille, sortit de Pesth avec toutes les troupes disponibles; mais les rebelles se retirerent aussitôt sur l'autre rive de la Theiss.— Le 22, le corps d'armée du comte Schlick remporta une nouvelle victoire sur les rebelles dans les environs de Tokag.

Nous donnions, il y a quelques jours, un projet de souscription pour S. S. Pie IX. Ce mouvement d'intérêt pour l'auguste exilé va toujours croissant dans l'Europe et les journaux publient déjà des listes qui contiennent les preuves d'une libérale charité. La nation polonaise n'a pas voulu rester étrangère à cette démonstration si complétement conforme à ses sentimens et à ses intérêts. L'émigration, seule libre d'exprimer sa pensée, s'est chargée de le faire dans l'adresse suivante dont le texte latin a été traduit déjà dans plusieurs langues :

« les Polonais à Pie IX, N. T. S. P.

« SAINT-PERE,

« La sérénité des âmes fidèles s'est profondément altérée lorsqu'elles ont connu la noire ingratitude de quelques uns de Votre peuple, envers Vous, notre Père et le leur. La rougeur de la honte a couvert nos fronts en apprenant que dans le sein de notre sexe, la nation italienne, il s'est trouvé des fils de la foi et de la liberté assez dégénérés pour lever leurs mains sacrilèges sur le Père même de la foi et de la liberté de tous les peuples.

« La monstruosité du crime commis envers Vous, Saint-Père, a saisi de stupeur Vos fidèles enfants de Rome, parce que leurs bras et par ainsi donné pleine carrière à l'orgueil d'un petit nombre d'hommes qui, malgré la réprobation si vive et si flagrante de toute la Chrétienté, n'ont pas encore courbé leurs têtes et plié leurs genoux devant Votre autorité toute d'amour. Ils ont abjuré leur foi, ne voulant pas comprendre que le pouvoir, par lequel dans les choses temporelles Vous êtes aussi leur Père, ce pouvoir même Vous est donné immédiatement par Dieu pour le bien de toute la Chrétienté; et ils se figurèrent, dans leur superbe, que ce pouvoir tout extraordinaire et tout sacré devait fléchir devant leur volonté. Les insensés! ils ont renié la liberté en se persuadant, dans leur égarement, que la liberté était l'absence de tout frein et de toute mesure, et non la soumission de la volonté humaine à la loi de Dieu. C'est pourquoi non contents d'être ingrats envers Vous, dont ils tenaient légitimement leur propre liberté, il ont osé attenter à la liberté même de Votre personne sacrée.

« Au cri de Votre douleur, Saint-Père, toutes les nations ont frémi. Si la Pologne vivait encore, déjà la terre aurait retenti des pas de ses guerriers, déjà dans les ténèbres de la sédition aura l'éclair de son glaive.

« La terre était tout entière au Seigneur, elle est aussi la Vôtre; cependant, ô Saint-Père de tous les peuples, prosternés à Vos pieds, Vous y offrent l'hospitalité. La Pologne seule ne peut Vous l'offrir : car elle ne s'appartient pas, et ses enfants n'ont pas où reposer la tête. Déchirée, persécutée, torturée, elle est là, étendue sur sa croix, devant Vous, CRUCE DE CRUCE, elle ne peut qu'offrir sa croix aux pieds de la Croix.

« Du fond de l'exil et de la captivité, les enfants de la Pologne, fille éprouvée de l'Eglise, tendent vers Vous, Saint-Père, tout en se sentant pécheurs, leur mains suppliantes, que n'ont jamais souillés ni le meurtre, ni le brigandage, ni la spoliation de leurs voisins, ni la profanation des autels; et comme les mains purifiées et leurs cœurs fidèles sont transpercés comme le Vôtre, cependant ils palpitent toujours d'un vif amour pour Vous.

« La Pologne puise sa consolation, son espoir et sa joie dans la pensée qu'elle souffre un martyre comme Vous . . . . . .

« Forts de cette sorte de ressemblance avec Vous, Saint-Père, nous paraissons aux pieds de Votre croix avec la nôtre, nous inclinons nos fronts pétis à partager les souffrances de Votre couronne d'épines, qui est pour tous un trésor de vie. Nous espérons pour la Pologne le sort qui doit être le Vôtre : de même que vous ne pouvez tomber, appuyé sur Dieu, quand le monde entier et les enfers se déchaîneraient contre Vous, nous aussi, appuyés sur Vous, nous accomplirons notre pénitence sous notre croix et à Votre saintes couronne de douleurs, nous devrons notre résurrection.

« Heureux le martyre de la Pologne s'il peut ressembler au Vôtre! Heureux, trois fois heureux ce martyre, s'il est, selon nos vœux, adopté par Vous, si Vous le sanctifiez et si Vous l'offres à Dieu avec le Vôtre! Heureux, mille fois heureuses Vos douleurs, car elles nous auront mérité, ainsi qu'au monde chrétien, la miséricorde de Dieu! Si le Seigneur pour punir Vos enfants rebelles, prolonge Votre absence, plaise à Dieu alors que Votre saint pèlerinage affermisse les fidèles, ranime à l'unité le schisme et l'hérésie, et qu'en parcourant, comme le soleil, les régions du monde, Vous les éclairiez par la foi, Vous les vivifiez par la liberté, et qu'enfin Vous conquériez par l'amour tous les cœurs à Dieu.

« Cependant, Saint-Père, Votre prière, comme celle de Moïse, faisant violence au Seigneur, désarme sa colère contre Vos enfants coupables. Nous espérons que Dieu changera leurs cœurs; nous espérons aussi que par Vos prières, non seulement dans la ville sainte, mais encore dans toute l'Italie, la liberté et la Religion, l'ordre et l'ordre, la fraternité et l'amour, ces rayons de la lumière divine brilleront sur tous les peuples; tous alors se reconnaîtront frères et se déclareront Vos enfants, et Vous, Saint-Père, Vous les bénirez avec des larmes de joie.

« Aujourd'hui daignez avec des larmes du Christ, pleurant sur Jérusalem, bénir les enfants de la Pologne, pleurant sur les fleuves de Babylone et adressant pour Vous leurs ferventes prières vers la Mère de Dieu, la Reine de Pologne.

« C'est ainsi que du peuple Polonais sentent, désireux, d'essuyer des larmes des mères, des enfants; — bénissez-les tous, Père Très Saint!

« Premier janvier, 1849. »

La lettre suivante a été adressée à M. le docteur Bichi, en récompense du zèle, du dévouement et du succès avec lesquels il a combattu le choléra, durant la dernière invasion de ce fléau dans la ville de Scala-Nova. Nous nous associons aux sentimens exprimés dans ce document qu'on nous prie de publier dans son texte original.

Scala-Nova, 15 gennajo 1849.

Al Sig. C. Bichi, Medico sanitario di Scala-Nova.

Nella felice dispersione del Cholera Morbus da questa Città, noi come pubblici funzionarii delle poteste amiche della S. Porta, crediamo essere dovere di gustizia di indirizzarle la presente da noi sottoscritti, per mezzo della quale si accerti, signor Dottore, che l'attività da lei dimostrata, e il senso d'umanità, e filantropia, da lei messi in campo del corso della crudele Epidemia, soccorrendo il ricco, ed il povero indistintamente, aiutati da non comune coraggio, hanno vivamente toccato i nostri cuori; in conseguenza ne felicitiamo la V. S., non omettendo di dimostrarci grati alla sua puntualità nel averci resi informati con ripetuti rapporti dello stato in cui trovavasi Scala-Nova dall'epoca della invazione, alla totale dispersione del Cholera Morbus; della quale eravamo anticipatamente persuasi, non avendo giammai perduto d'occhio lo zelo dimostrato mai sempre da lei nella esecuzione dell'interessante suo servizio pendente cinque anni circa, dachè giunse in questa Città come Medico dell'Uffizio Sanitario.

Colla speranza che la sua condotta sarà presa in considerazione dalle degne Autorità Sanitarie, dalle quali Ella rileva, con soddisfazione ci sottoscriviamo.

Firmati — Il Vice Console Britannico,
(L. S.) Demetrio Alescarchi.
L'Agente Imperiale Russo,
(L. S.) Demetrio Alescarchi.
Il Vice console I. Austriaco,
(L. S.) Andrea Barbiaco.
Il Vice Console dei Parsi Bassi,
(L. S.) Andrea Barbiaco.
L'Agente consolare Elleno,
(L. S.) Michele Stecculi.

M. G. Michelopoulo, vice-consul du Danemark et gérant du vice-consulat de France, à également fait parvenir à M. Bichi, une lettre où il lui exprime tous les sentimens de reconnaissance qui lui sont dus.

Par ordonnance impériale du 20 février :

Mouktar bey, grand douanier, a été élevé au rang de fonctionnaire de premier ordre de la première classe et nommé Capou-kéhaya du gouverneur de l'Egypte;

Moustafa éfendi est nommé Capou-kéhaya de Moussa Savfeti pacha, gouverneur des îles de l'Archipel ottoman;

Sadreddin bey, président du conseil d'Andrinople, a été élevé au rang de fonctionnaire de second ordre de la première classe;

Salim éfendi, membre du conseil de la police, a été nommé Capou-kéhaya de Sami pacha, gouverneur de Trivala;

Sucri éfendi a été nommé provisoirement Ahmédji;

Latif bey, un des employés du bureau de la correspondance du Grand-Vézir, a été nommé chef de ce même bureau en remplacement de Sucri éfendi.

Cette semaine, il y a eu deux réunions du conseil des ministres présidées par S. A. le Grand-Vézir, l'une, mardi dernier à l'amirauté; l'autre, le jeudi suivant à la S. Porte.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier vendredi, le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Béchiktache, pour y assister à la prière de midi.

— Le vice-amiral Moustafa pacha est parti mardi dernier pour la Mer-Noire. Il a pris passage sur le bateau à vapeur de l'Etat, le *Yassitat Tidjaret*, qui dessert la ligne de Trébisonde.

— Emin bey, récemment nommé commandant en chef de la division navale ottomane de l'Archipel en remplacement d'Osman pacha, s'embarque aujourd'hui sur le bateau à vapeur l'*Erégli*, pour se rendre à son poste.

— Osman pacha, après avoir remis son commandement à Emin bey, s'embarquera sur l'*Erégli* pour se rendre à Constantinople.

— Le bateau à vapeur ottoman le *Médari-Tidjaret*, construit à Londres, et dont nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la prochaine arrivée à Constantinople, a mouillé mercredi dernier dans le port.

Le *Médari Tidjaret* a essayé, dans sa traversée, une forte tempête, sans éprouver la plus légère avarie, grâce à l'habileté de son capitaine, M. J. Bucher, ci-devant capitaine du *Numachi-Tidjaret*, également construit à Londres.

— On nous écrit de Scutari d'Albanie, le 22 janvier :

« Le 14 du courant, un bateau à vapeur sarde a débarqué à Antivari, deux individus qui prirent la route de Belgrade et que l'on dit être des émissaires du gouvernement sarde, chargés de s'assurer du véritable état des choses parmi les populations slaves, dans leurs démêlés actuels avec la Hongrie. »

— La frégate à vapeur de l'Etat l'*Esseri-Djedid*, de la force de 300 chevaux, desservira dorénavant la ligne de Constantinople à Trébisonde. L'*Esseri-Djedid* subit, en ce moment, les modifications d'installation nécessaires, pour être affectée à sa nouvelle destination.

Le gouvernement vient d'arrêter qu'à l'avenir, les ouvriers des capitaine porteront, pour être distingués des autres classes de la population, un uniforme consistant en veste et pantalon de drap gris. Les chefs auront, de plus, un signe distinctif sur les épaules, de drap vert pour les Musulmans, et rouge pour les chrétiens.

— Le bateau à vapeur ottoman le *Pétit-Checket* a fait route, mardi dernier, pour Semlin où il va prendre des recrues pour les transporter à Constantinople.

— On nous écrit de Malte, que M. Benedetti, consul de France dans cette résidence, est appelé à gérer temporairement le consulat-général de France à Alexandrie, en remplacement de M. Adolphe Barrot, nommé ministre plénipotentiaire à Rio-Janeiro.

— On lit dans la *Patrie* :

« M. Ségur-Dupeyron, consul à Bucharest, serait nommé consul à Damas;

« M. Poujade, consul à Anvers, serait nommé agent politique et consul-général à Bucharest;

« M. Hitier, consul à Damas, serait nommé consul à la Corogne. »

— Le bateau à vapeur du Lloyd autrichien l'*Asia*, attendu de Trieste le 9 du courant, n'est arrivé que le 20, par suite du mauvais temps. Ce beau pyroscaphe n'a pas éprouvé la plus légère avarie durant sa pénible traversée.

— Mardi dernier, le feu a pris dans une maison située dans le quartier de Caliondji-Koulouk, à Péra, mais il n'en a détruit qu'une partie, grâce aux prompts secours qui ont été apportés par le voisinage, sur le lieu du sinistre.

— Jeudi dernier, à Galata, une rixe étant survenue entre un grec et un israélite, celui-ci s'est frappé de trois coups de deux coups de couteau, lorsque s'armant de courage, il s'empare de l'arme de son assassin qu'il tient fortement par la gorge et livre à des agens de la police accourus à ses cris.

— Mardi, à la suite d'une rixe entre deux slaves et deux hellènes, l'un des premiers a été cruellement frappé d'un coup de couteau. Le blessé a été conduit à l'hôpital et l'on désespère, dit-on, de ses jours.

— Jeudi dernier, on a trouvé le cadavre d'un décroteur, dans les ruines du quartier de *Tarla-Bachi*.

— Une personne vêtue à l'européenne se présenta, lundi passé, chez un horloger de Constantinople, dans le dessein d'acheter une boîte à musique. Pendant qu'on lui en exhibait diverses, le garçon du magasin arrive avec une vingtaine de montres dans une caisse qu'il dépose sur une table, et s'en va. L'horloger était occupé à remettre les boîtes à musique à leur place, lorsque notre européen, si c'en était un, changeant tout-à-coup d'idée, mit la main sur la caisse qui contenait les montres et disparut.

— Un accident funeste a eu lieu, lundi dernier, dans le moulin à vapeur établi à Oun-kapou, non loin du vieux pont. Trois ouvriers qui se trouvaient près de la machine au moment où elle allait fonctionner, ne purent se retirer à temps, et l'un d'eux fut littéralement broyé. Les deux autres, moins malheureux, ont été cependant assez grièvement blessés.

— Le bateau à vapeur du Lloyd autrichien, *Wien*, est arrivé aujourd'hui de Trieste. Les nouvelles que nous en avons reçues par ce to occasion, n'offrent pas d'intérêt saillant.

Le mois de février n'ayant que 28 jours, notre prochain numéro ne paraîtra que le 4 mars.

(Correspondances particulières.)

SYRIE, Damas, 30 *janvier*. — Le colonel Hassan bey, envoyé de Constantinople pour inspecter les hôpitaux militaires de Damas, est arrivé ici et a pris logement au palais même de Namik pacha, son parent. C'est une idée bien louable que la Porte a eue, d'envoyer un inspecteur à Damas; elle a rendu aux pauvres soldats malades de cette ville, un service réel, car depuis long-temps, l'état de dénuement complet où se trouvaient les hôpitaux, réclamait l'attention des chefs. C'était chose affreuse!... Pendant le choléra-morbus, on a vu des centaines de soldats malades entassés les uns sur les autres, gisant sur le pavé, n'ayant pas même une couverture pour s'en envelopper et réchauffer leurs membres glacés par la contagion. Le gouvernement ottoman touché de ce déplorable état, voulant d'ailleurs empêcher le retour de pareilles scènes, a envoyé, comme je l'ai déjà dit, un inspecteur; même avant son arrivée à Damas, l'hôpital avait changé de face, comme par enchantement. Maintenant il n'est plus reconnaissable; l'ordre et la propreté y règnent, tous les lits sont au complet, tout le linge est d'une parfaite netteté. Aussi, Hassan bey, n'a eu qu'à louer, et plusieurs du médecin en chef, louange qui, d'ailleurs, revient à plus juste titre à Namik pacha, car rien ne s'est fait sans son ordre.

Beyrouth, 10 *février*. — Nous avons depuis quelques jours une pluie continuelle. Cet hiver a été on ne peut plus rigoureux. Le bateau à vapeur français arrivé ici le 5 de ce mois, n'a pas encore pu partir pour Alexandrie, à cause du mauvais temps, et l'autrichien a dû différer son départ jusqu'aujourd'hui.

M. Pizzamano, consul d'Autriche à Jérusalem, est arrivé dernièrement à Beyrouth, à bord du bateau à vapeur autrichien. Le nouveau consul se rendra sous peu à Jérusalem, pour y occuper son poste. Sur le même bateau à vapeur est arrivé un prélat grec, pour occuper le poste d'évêque de cette ville, qui se trouvait vacant depuis la mort de l'évêque Benjamin.

Cet hiver, nous avons eu deux représentations théâtrales données à tous les habitans de Beyrouth par la famille de M. Nacrach, qui a composé lui-même une pièce en arabe, pour introduire en Syrie le goût du théâtre. Ces représentations ont été on ne peut plus belles, et qui dirait chacune plus de 5 heures. Pendant ce temps, la famille de MM. Nacrach n'a cessé de traiter les assistans avec la plus grande politesse. Les personnes mêmes qui ont fréquenté les théâtres de l'Europe, ont été très satisfaites. Ces représentations font honneur à MM. Nacrach, d'autant plus que les dépenses qu'ils ont faites à cette occasion n'ont été que très considérables. Ces MM. se proposent de donner une autre représentation.

SCUTARI D'ALBANIE, 24 *janvier*. — Le pachalick de Scutari, qui naguère était en proie à des discussions et à des commotions continuelles, jouirait du plus parfait état de tranquillité, n'étaient les incursions habituelles des districts limitrophes du territoire de Monténégro. — Il y a peu de temps, trois monténégrins parcoururent le district d'Antivari où ils exerçaient leurs déprédations, lorsque poursuivis par la force armée, ils parvinrent à gagner le Mont Rumina et à se cacher dans une de ses grottes. Des gardes furent placés à l'entrée de leur réceptacle, mais tous les efforts imaginables ne purent réussir à les attirer dehors. Tout parlementaire était accueilli à coups de fusil. Enfin, après avoir

---

du danger que courait cet imprudent, — je voyais bien à son mine et à sa toilette que je n'avais pas à faire à un voleur, — je pénétrai dans le jardin à travers un trou de la haie et je me montrai en lui criant de loin : « Arrêtez! Monsieur, vous allez vous rompre le cou. » L'homme s'arrêta brusquement. Je continuai d'approcher. Lorsque je fus auprès de lui : « Que voulez-vous? demanda-t-il d'un ton assez brusque. — Pardi! lui dis-je, je veux vous empêcher de déchirer votre culotte et de briser ses treillages. Attendez un moment, je vais vous donner une échelle. » J'avais en effet remarqué à quelques pas de la haie une échelle appuyée contre le tronc d'un arbre : « Hatez-vous alors, repris l'homme, toujours suspendu entre la terre et le ciel, la position n'est pas commode, et j'ai des crampes. »

A cet endroit du récit, Vernon, qui avait écouté très-attentivement, partit d'un nouvel éclat de rire.

— Et vous lui avez tendu l'échelle? dit-il.

— Avec beaucoup de peine, répondit le marquise; c'était lourd, je vous jure, et je me suis fort écorché les mains.

— Et que vous dit le galant quand il fut à terre?

— Rien, pas même merci. Il traversa le jardin à toutes jambes et détala dans la campagne sans dé tourner la tête.

Je ne pouvais désormais que perdre un temps précieux à écouter la fin de ces confidences. Navais je pas appris tout ce qu'il m'importait de savoir? Pouvais-je encore me faire illusion sur la vérité de Polly? Son crime n'était-il pas assez évident cette fois? Et n'avais-je pas le droit de punir tant de perversité et d'hypocrisie? Quoi! me disais-je, j'aurais joué si longtemps le rôle ridicule d'un amoureux de pensionnat, tardis qu'un autre, plus favorisé, escaladait hardiment mes fenêtres. Non, non, je ne dois pas partir sans avoir eu, moi aussi, mon heure de triomphe. J'avais cru à sa sagesse et à son innocence, mais je n'étais pas tenu, pardieu! de me soumettre aux caprices d'une fille perdue.

Tout en complotant ma vengeance, je courais, ou plutôt je volais dans la direction de Rosses-House. Quelques minutes me suffirent pour y arriver. Une faible lumière, tamisée par les rideaux, éclairait la fenêtre de Polly. Elle était dans sa chambre, sans doute. Qu'attendait-elle? Pensait-elle à moi? Cette réflexion m'ôta le peu de sang-froid qui me restait; je traversai le jardin rapidement, mais sans bruit, je relevai l'échelle qui gisait encore à l'endroit où elle était tombée la veille; je l'appliquai avec précaution contre le mur et j'en gravis les échelons. Parvenu au niveau de la barre d'appui, je cherchai adroitement une vitre avec le chaton d'une bague; je passai mon bras par l'ouverture et je fis sauter l'espagnolette; puis je poussai brusquement la fenêtre et je m'élançai dans l'intérieur de la chambre.

Polly travaillait à quelque ouvrage d'aiguille à la lueur de sa lampe. Au bruit que je fis en sautant dans la chambre, elle se retourna brusquement en poussant un cri. Si frayeur se changea en étonnement dès qu'elle m'eut reconnu.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle en faisant quelques pas vers moi, qu'est-il donc arrivé, frère, pour que tu entres ainsi dans cette maison?

En depit de ma résolution, le son de cette voix si douce et si pure, l'expression si chaste, si virginale de ce gracieux visage, remplirent mon cœur d'émotion et de trouble; j'allais me jeter à ses pieds, mais cette faiblesse n'eut que la durée d'un éclair. Alarmé néanmoins de ce trouble involontaire et craignant de me laisser désarmer encore une fois par cette artificieuse candeur, je sentis la nécessité de frapper dès l'abord un coup violent pour me compromettre sans retour, comme ces pulsions qui font rage dans une bataille pour ne pas s'évanouir. Je m'avançai donc résolument vers Polly, et je lui dis d'un ton fort dégagé qui dut lui paraître fort étrange :

— Bonsoir, Polly, bonsoir, ma mignonne, tu veilles bien tard aujourd'hui : attendrais-tu quelqu'un, par hasard?

J'attends mon père, répondit-elle, et cette dame de tou pays que Vernon a conduite à la promenade.

— N'attends-tu pas encore une autre personne? demandai-je.

Polly me regarda avec inquiétude; puis, effrayée sans doute de l'expression de mon visage, elle baissa les yeux avec embarras et me répondit :

— Je n'attends personne que cette dame française et mon père — Mais toi, qui m'interroges ainsi, ajouta-t-elle en reprenant quelque assurance, me dires-tu pourquoi, pouvant passer par la porte, tu es entré par cette fenêtre?

— Parce que cette fenêtre est le chemin des amants et que je veux être ton amant, ma mignonne!

Je n'achevai ces mots; je l'étreignis avec force entre mes bras et je lui appliquai sur la joue un sonore baiser?

Polly frissonna sous cette insolente caresse, comme si elle eût senti la morsure d'un serpent. S'arrachant de mes bras par un effort désespéré, elle s'élança d'un bond à l'extrémité opposée de la chambre. Elle était rouge comme une grenade fleurie, et deux grosses larmes tremblaient suspendues à ses cils :

— Ah! le malheureux! s'écria-t-elle en me regardant avec une profonde pitié : il a perdu la raison!

— Trêve de simagrées, Polly, m'écriai-je à mon tour; je ne suis plus la daque, sachez-le bien, de votre hypocrite pruderie.

— Ayez pitié de lui! mon Dieu, murmura Polly à mi-voix, — et son regard levé vers le ciel semblait ouvre le vol de sa prière.

Il me fallait certes une foi bien robuste dans la sincérité du récit de Mme de Briars, pour fermer l'oreille à l'accent de vérité qui vibrait dans la voix de Polly; mais, je l'ai dit, je m'étais monté la tête et j'étais détermine à ne pas me rendre même à l'évidence.

— Bien joué, miss Polly, m'écriai-je, vivent les dévotes, mordieu! pour l'aplomb et la rouerie, mais on apprend à tricher, ma belle, en faisant la partie d'un fripon; vous m'avez fait capot, cette fois, il me faut ma revanche, ma jolie fille!

Je m'étais élancé sur Polly et je l'avais saisie dans mes bras, malgré sa résistance et ses cris d'angoisse. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et, avant que j'eusse pu me mettre en défense, une lourde main s'était abattue sur mon épaule. Je me retournai vivement et je me trouvai face à face avec M. Harrison.

— Pourquoi ma fille a-t-elle crié, et pourquoi est-elle évanouie? me demanda-t-il en me montrant le corps de Polly, qui gisait en effet sans mouvement sur le plancher.

Il m'était difficile de répondre : je voulais cependant protéger mon amitié contre la force immperieuse de cet interrogatoire; je me croisai les bras sur la poitrine : et je soutins avec une dédaigneuse assurance le regard ardent de M. Harrison.

Le vieillard souleva Polly dans ses bras, et la posa sur son lit, puis il revint vers moi et me dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, mais dont l'accent sourd et concentré grondait comme l'écho de la tempête qui agitait son âme :

— Je vais répondre pour toi, puisque tu gardes le silence. Etranger et inconnu, tu as été accueilli dans cette maison comme un ami de ma fille. Confiant dans ta probité, j'ai placé sous ta sauvegarde l'honneur de ma fille, mon amour, ma joie, ma vie! O honte! ce précieux dépôt a tente ta convoitise; tu as voulu le ravir; n'ayant pas réussi par la ruse, tu as essayé de la violence!

— Monsieur!... balbutiai-je, dominé malgré moi par l'imposante autorité du vieillard.

— Frère, continua M. Harrison, je te le dis, tu as été vil et infâme!

A cette insulte, le rouge me monta au visage; j'allais répliquer avec violence, sans doute, lorsqu'une détonation sourde et prolongée retentit dans le lointain.

— Le canon! m'écriai-je avec inquiétude.

— Oui, le canon, répondit froidement M. Harrison; les Anglais ont surpris vos avant-postes; votre corps d'armée est en pleine déroute.

Consterné de cette nouvelle, j'oubliai Polly, j'oubliai M. Harrison, j'oubliai tout, mes projets de vengeance, ma jalousie et mon amour; voler à mon poste, à la défense de mon drapeau, partager la gloire et les périls de mes compagnons d'armes, telle fut ma seule pensée, mon seul but; je me dirigeai vers la porte, mais je trouvai devant moi le vieillard, immobile, glacial comme une statue de marbre.

— Tu ne sortiras pas, dit-il d'une voix brève et ferme.

— Je ne sortirai pas! m'écriai-je, voulez-vous donc qu'aux yeux de toute l'armée je passe pour un lâche?

— On te calomnierait en effet! répondit M. Harrison avec un accent incisif qui m'entailla le cœur; oui, on te calomnierait! rougis-tu! avez plus de force, car tu n'es pas un lâche, toi! car si tu trahis sans remords la confiance d'un ami, les devoirs de l'hospitalité, la sainte pudeur de l'innocence, tu n'hésites pas, en revanche, à plonger ton épée dans le cœur d'un de tes semblables.... Oh non! Sénor, tu n'es pas un lâche!

— Assez d'outrages, Monsieur! m'écriai-je en faisant un pas vers la porte; laissez-moi partir, je le veux!

— Que je te laisse partir! reprit le quaker d'une voix stridente; oh! tu rirais de moi, jeune homme! non, non, honte pour honte, déshonneur pour déshonneur! — Entends-tu? on t'appelle, ajoute-t-il en me voyant pâlir au bruit d'un second coup de canon.

— Monsieur! m'écriai-je hors de moi. Monsieur, prenez-garde!

En parlant ainsi, j'avais tiré mon épée et je le menaçais.

— L'homme qui déshonore une femme peut assassiner un vieillard, dit M. Harrison d'une voix grave et solennelle; frappe donc, je suis prêt!

Et il me présentait sa poitrine, mais sans démasquer la porte.

— Eh! Monsieur, m'écriai-je avec une impatiente fureur, vous savez bien que je n'en veux pas à votre vie; pourquoi, et par quel prétexte ridicule; pardieu! je ne demande pas vous dire cela, Monsieur, mais vous m'y forcez. Votre fille!... Mais elle se joue indignement de vous et de moi!

— Que veux-tu dire? demanda le quaker avec une anxiété terrible.

— Que mes Polly n'a pas toujours eu les mêmes scrupules, répliquai-je, et que, hier à pareille heure, vous étiez entré dans sa chambre, vous aurez vu, comme aujourd'hui, cette fenêtre ouverte et cette échelle dressée contre le mur; seulement ce n'est pas moi que vous auriez trouvé près d'elle.

Les traits du vieillard se contractèrent avec violence; un frisson convulsif agita tous ses membres et un voile opaque s'étendit sur ses yeux; je crus qu'il allait tomber de toute sa hauteur sur le plancher; je fis un mouvement pour le soutenir, mais il écarta mon bras d'un geste plein de dignité, et me dit ces mots d'une voix lente et sourde.

Louis Jerusem (*Pauli Lasaure*).

(La suite à un prochain numéro).